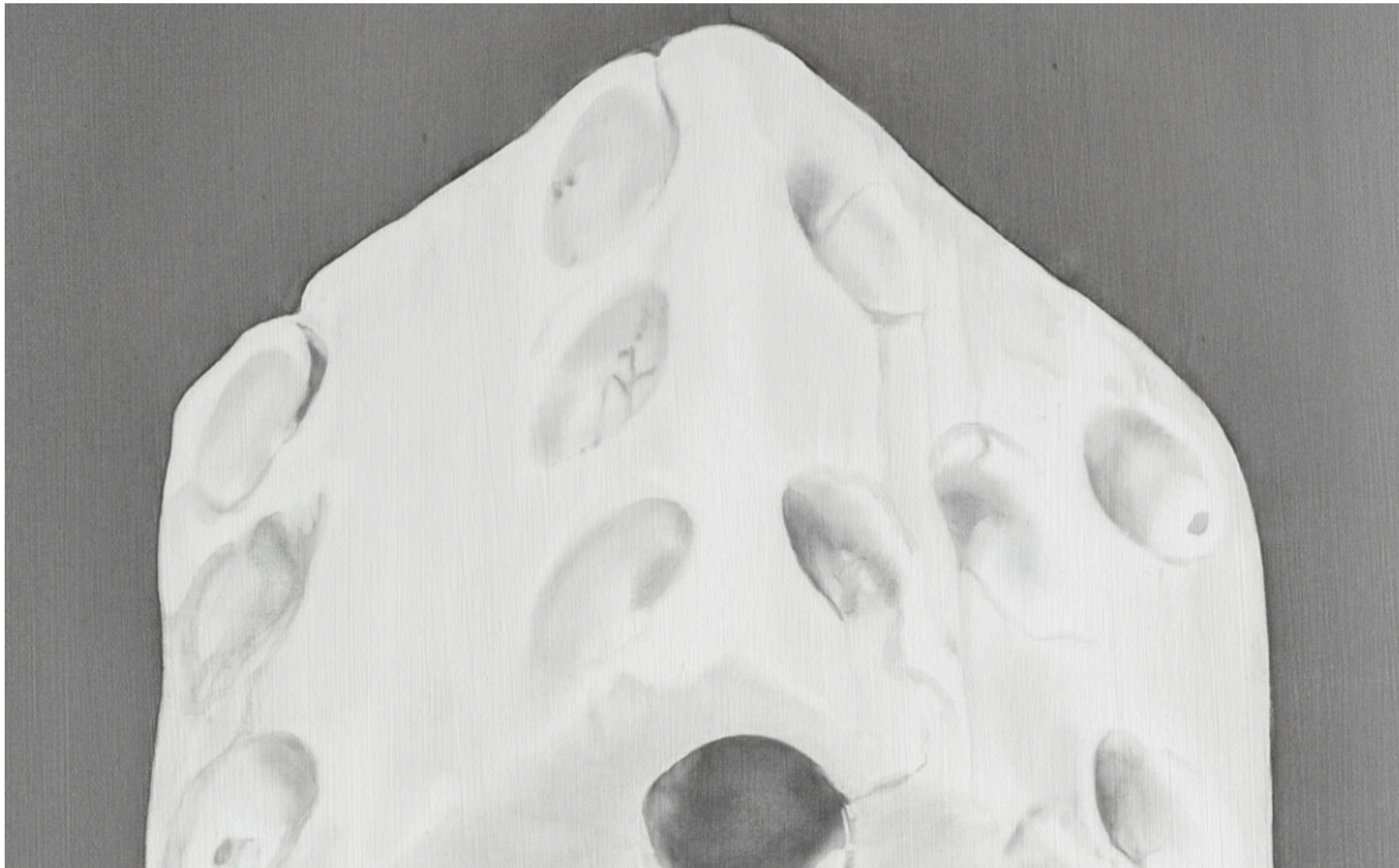




Adélaïde Gaudéchoux

LIMON/LIGER

« Limon » est un nouveau travail en peinture autour d'objets charriés par les eaux de rivières et démarré en janvier 2026 sur le fleuve Loire.

« Le terme latin Liger dérive probablement du gaulois *liga, lui-même issu d'un plus ancien *lega, désignant la vase ou le limon. Ce mot gaulois, passé dans d'autres langues romanes sous la forme du gallo-roman *LIA (lénition du [g] intervocalique), est à l'origine du terme lie. Il existe d'autres hypothèses, y compris dans des langues non indoeuropéennes, sur cet hydronyme. La plupart des diverses racines invoquées *lig, *leg, *lueg indiquent pourtant un étalement, une déposition, une collecte et une dépose de géomatériaux à base de limons ou d'argiles, de sables ou de galets, de granulats ou de cailloutis, que le fleuve en de multiples endroits ne cesse aujourd'hui encore de charrier ou d'abandonner. »

Ce qui m'intéresse c'est la circulation des mémoires et des récits qui mettent en lumière la porosité des écosystèmes.

Ici l'histoire se dépose sur des objets trouvés dans un contexte lié à la marine fluviale, ils nous racontent la vie des habitants de la rivière . Ils donnent une indication des usages des voies fluviales et des berges par les humains, certains datant du 19 ou 17 eme siècle, de la période Gallo romaine ou du néolithique.

Pour cette recherche j'ai souhaité développer et expérimenter des techniques picturales sensibles à partir de pigments de récolte et de liants naturels. Mon choix s'est porté sur le limon, une matière évidente pour ce projet avec une gamme de teintes subtiles dans le prolongement de mes préoccupations de la matière picturale.

Des rencontres déterminantes m'ont ouvertes des pistes de réflexion sur le biotope de la Loire: la circulation très organique entre activité humaine et non humaine avec une piste en creux, la mémoire des gestes.

Depuis Nantes, j'ai démarré ce projet en allant à la rencontre d'habitants de Loire, porteurs de mémoire et qui sont impliqués dans la valorisation de la vitalité du fleuve.

En faisant des repérages à vélo puis en barque, j'ai eu accès aux îles et aux bras secondaires de la Loire.

C'est grâce au duo de biologistes Barbara Réthoré et Julien Chapuis que j'ai pu démarrer une enquête de terrain par des mises en lien précieuses.

Ils oeuvrent depuis 2022 au sein du collectif la Loire Sentinelle et mettent en récit leurs explorations pour transmettre les savoirs du vivant. Ils mènent un travail nécessaire sur la santé de la Loire

grâce au prélèvement de l'ADN présent dans l'eau du fleuve qui donnent à voir les activités humaines et non humaines dans la rivière.

Ils m'ont mise en lien avec Danielle, membre d'une association de marinières de Loire qui restaure et répare, gabares et toues qui sont des bateaux ligériens typiques . Elle est une des mémoires de la Loire à Chalonnes sur Loire. Née d'une famille de commerçants en chanvre et en lin, elle a connu la marine fluviale petite fille et œuvre aujourd'hui à une reconnexion avec les savoir faire de la batellerie de Loire.

Collectionneuse passionnée, elle possède un nombre important d'objets rejetés par la Loire. Elle partage ses découvertes avec la fondation du Patrimoine du Maine et Loire qui mène des recherches sur certains de ces objets. Il s'agit de découvertes fortuites; avec les mouvements liés aux anciens dragages du lit du fleuve et à la navigation, certains objets remontent sur les berges ensablées s'accumulants dans les branchages morts . Ces objets de commerces et du quotidien des habitants des bords de la Loire sont redonnés et révélés par les variations de la Loire.

Une première rencontre en janvier 2026 pendant laquelle elle m'a raconté sa collection et ses activités m'a permise de préciser mon sujet de recherche: une mémoire en circulation.

Nous nous sommes revues au printemps pour une séance de prise de vue photographique afin que je documente les objets que j'avais sélectionné et auxquels j'ai pu réfléchir pour mon projet de série en peinture.

Aujourd'hui mon rapport à la peinture est motivé par des récits et des projets liés au territoire., Des présences humaines et non humaines mais toujours vivantes. Cette question de la circulation et de la résurgence de la mémoire vient nourrir mon travail tout en questionnant la chimie de la peinture et les ressources utilisées.

Je souhaite approfondir le travail de maillage entre lieux ressources et ressources archives.

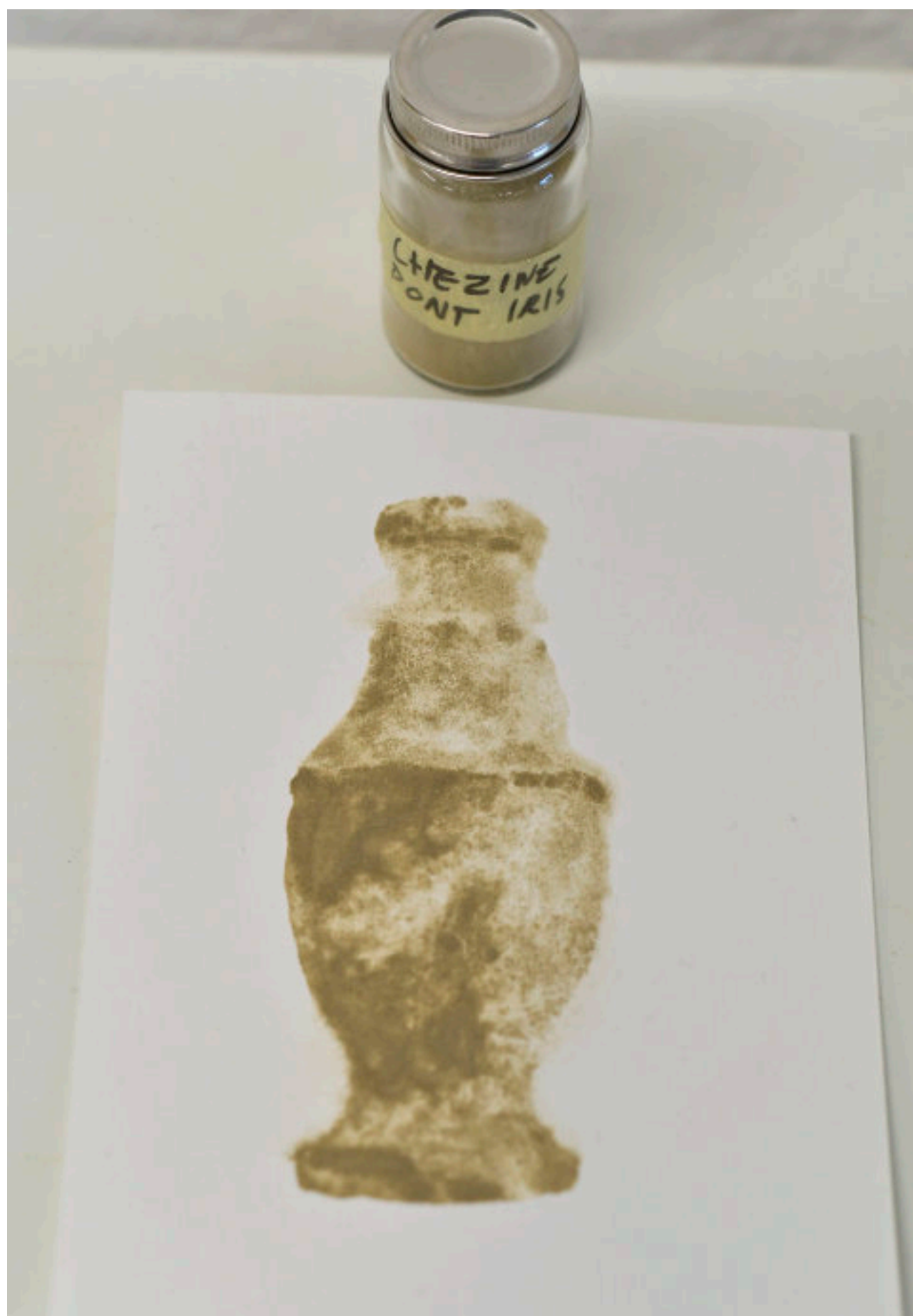
Comment le paysage, le sol, les rivières impriment nos gestes.

Prises de vues des mains de Dany

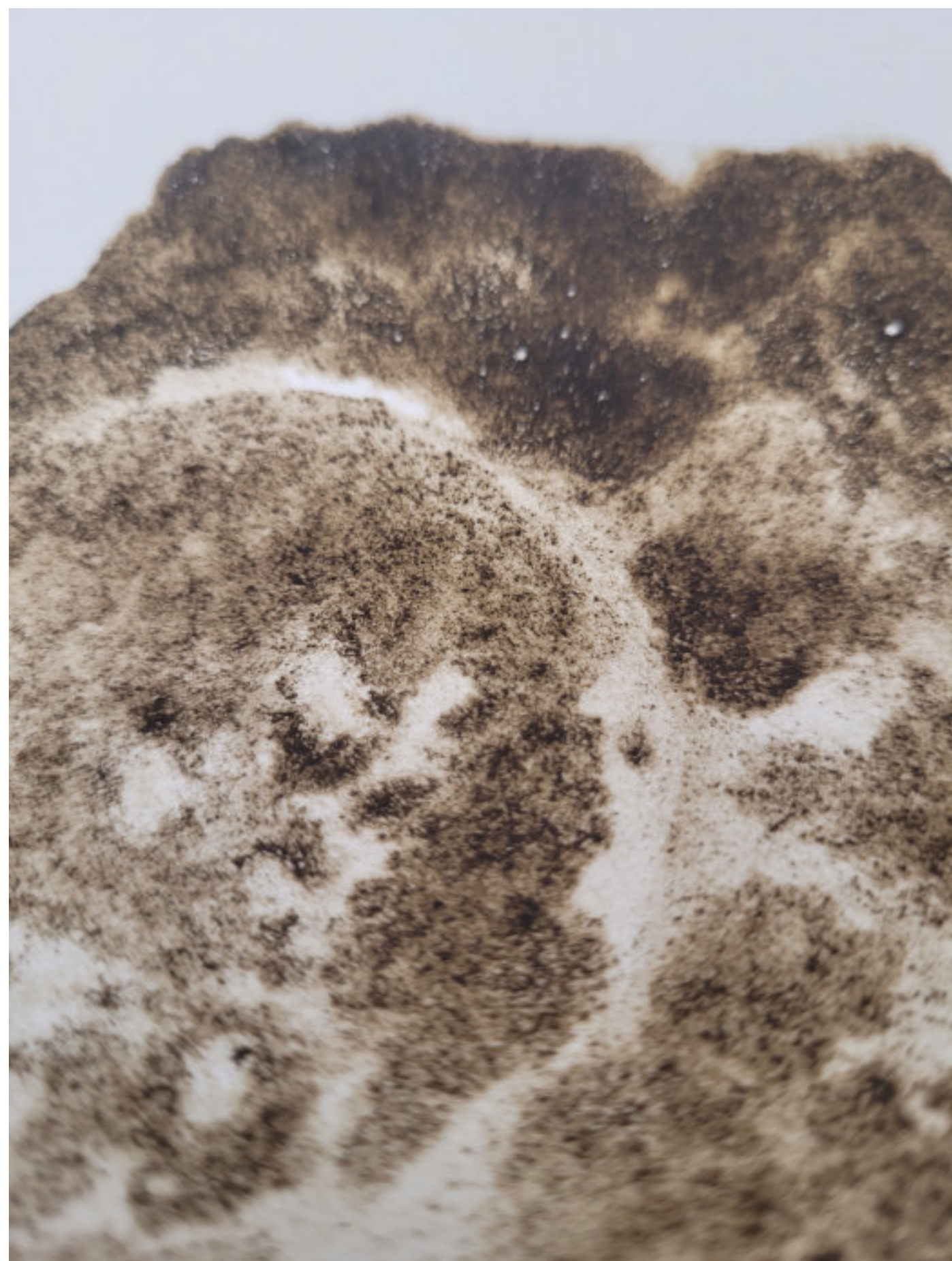




Projet **Limon/Liger** été 2026 . Pigments de collecte de limon de Loire et de son bassin versant.



Projet *Limon/Liger* été 2026 . Pigments de collecte de limon de Loire et de son bassin versant.



Projet **Limon/Liger** été 2026 . Pigments de collecte de limon de Loire et de son bassin versant.



Projet *Limon/Liger* été 2026 . Pigments de collecte de limon de Loire et de son bassin versant.

Consciente des enjeux des circulations des objets culturels et archéologiques entre les peuples et dans l'histoire humaine, j'ai choisi en 2025 de poursuivre ma recherche sur la question des collections au sein des archives du Musée Dobrée et des archives archéologiques du département.

Ce qui m'amène à me pencher plus spécifiquement sur la question de l'inventaire des objets de musées.

Accompagnée par la responsable du centre de ressources documentaires et de la cheffe du service conservation chargée des collections d'archéologie nationale du Musée Dobrée/Grand patrimoine de Loire Atlantique, j'ai pu comprendre l'histoire du trésor, un outil qui sert à la classification des objets conservés, à comprendre leur circulations et leur provenance mais aussi Les choix opérés quant à leur valorisation en fonction des époques.

Pour choisir les objets que je souhaitais peindre, je me suis accompagnée du texte d'Ursula K Le Guin « a théorie de la fiction panier » qui propose d'inventer de nouveaux récits moins centrés sur les héros et les conquêtes, j'ai choisi de valoriser des objets du quotidien liés au soin, aux jeux, à l'intime et aux rites funéraires.

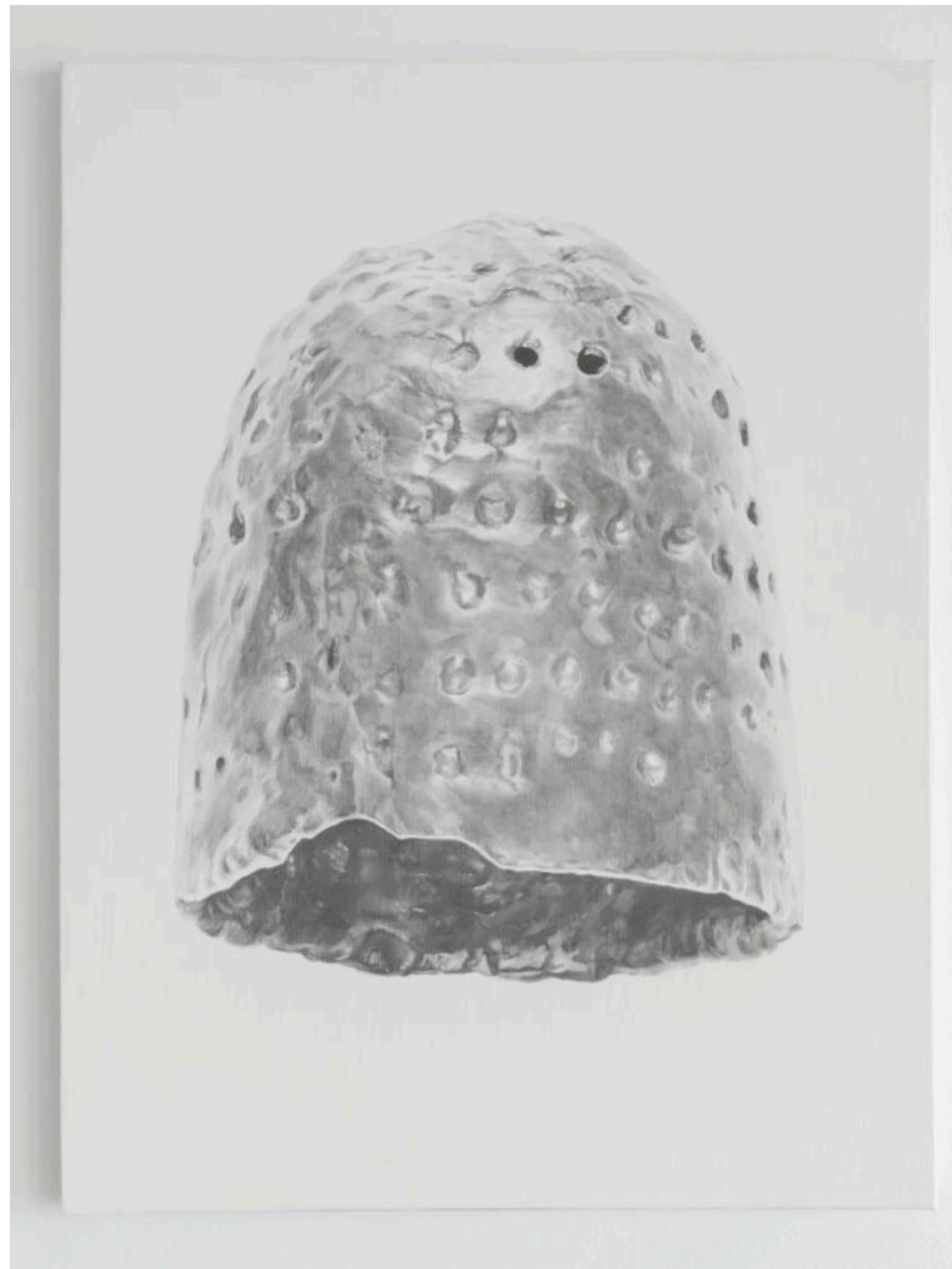






Figure anthropomorphe 2026 Huile sur toile 61x46 cm



Dé, 1er siècle 2026 Huile sur toile 61x46 cm





Collection
2017-2024

Série d'objets peints à l'huile sur toile dans une polychromie étonnante qui se cantonne au déploiement large et subtil de teintes de gris, cet ensemble d'Adélaïde Gaudéchoux, initié en 2017 et présenté ici de façon lacunaire - comme toute collection, celle-ci est en reconfiguration/ expansion permanente - est un genre de petit musée en soi. Un musée fait d'images d'artefacts, de pierres, de statuettes de périodes diverses, antiques, néolithiques ou temps géologiques, au choix.

Le temps a passé sur ces objets, entamant leur surface, déplaçant leurs corps de mains en mains puis de mains en musées; dessinés, photographiés, imprimés, leurs images toujours drainées au-devant d'eux. Figés à jamais dans une seule gangue iconographique. Imprimant nos mémoires communes ainsi que nos imaginaires.

Dans un geste d'accaparement pictural, poussée par ce que l'on devine être une attirance profonde pour le minéral et les histoires respectives de ces trésors, Adélaïde Gaudéchoux produit un inventaire aléatoire et curieux. D'image en image, comme autant de pièces de musée, l'artiste nous convie à une visite d'un trésor très personnel. Et pourtant aussi tout à fait universel. Mais loin de se limiter à une simple énumération visuelle, cette Collection, subtilement, par un ensemble de procédés esthétiques - cadrage inhabituel, floutage, lumière particulièrement élaborée, entre mise en exergue et disparition - décale le regard et, d'une certaine manière, réinvente l'objet, nous en montre une autre facette.

Celle-ci pleinement dédiée au geste qui tend à représenter, ici en peinture; à entrer dans la matière physique pour en tirer des gestes picturaux, une exploration des teintes, un jeu incessant entre la trame de la toile et la fluidité de l'huile. Plus on regarde cette Collection, plus on regarde ce qui la constitue, matériaux, fragments, textures, plus en vérité on s'en éloigne pour entrer dans l'écriture de la peinture. Mouvements de pinceaux, transparence, blancs éclatants, peinture brossée jusqu'à la corde...

Une collection en cache une autre, comme un jeu de poupées gigognes : les toiles dissimulées derrière les artefacts, eux-mêmes dissimulés derrière une image banale, une idée commune, que la délicatesse, la précision et la subtilité d'Adélaïde Gaudéchoux contournent majestueusement en renouvelant notre regard et in fine notre relation à ces trésors immémoriaux.

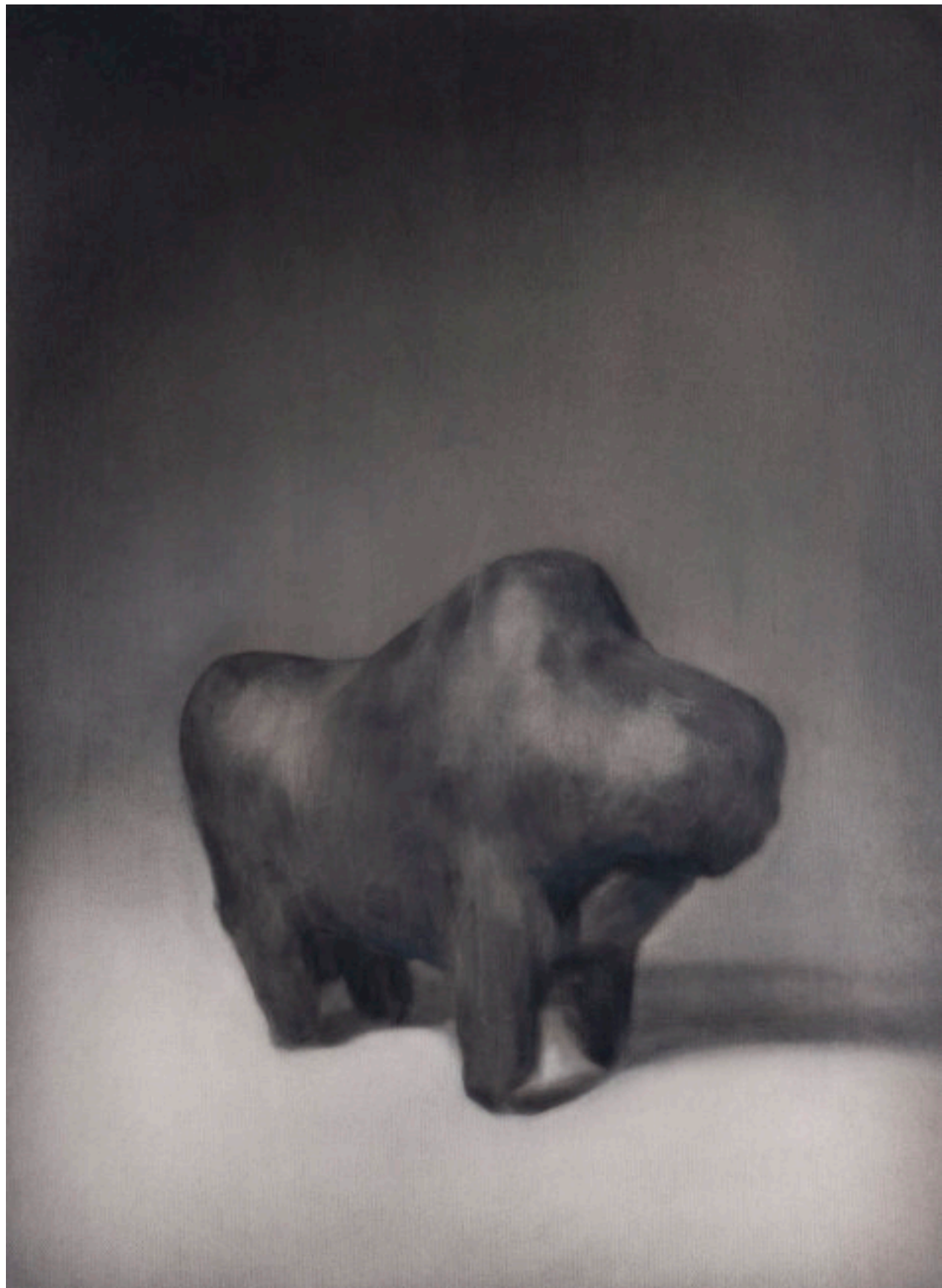
Andreas Lemaire

Ci-contre
Céramique I 2021, Huile sur toile 61x46 cm



Orant II 2019, Huile sur toile 46X61cm
 Manishtusu 2020, Huile sur toile 46X61cm





Collection, édition.

Sur une invitation des éditions Grante ègle, j'ai envisagé l'espace et le temps de cette édition comme une plongée fantasmagorique en invitant mon ami Philippe Saule, auteur et ancien directeur del'école des Beaux-Arts de Sète, grand passionné de cailloux, à travailler à l'écriture d'une fiction autour de la série.

Il y a trouvé la matière à un texte court. Une nouvelle accompagnée de notices fictives ou pas. Un récit au temps chiffonné, en forme d'aventure en géologie.

Paru en 2024 chez les éditions Grantègle



Gripesia Aprilina , également appelé Runique ou Merveille du jour, est une espèce de papillons nocturnes. Sa chenille se nourrit sur les chênes et les frênes.

La dimension de la peinture embrasse le corps. Lorsque le regardeur pose ses yeux sur la peinture, son corps est dans le motif.

Je souhaite rendre intelligible par une sensorialité optique la collaboration et la symbiose entre l'écorce, le papillon et le lichen. La circulation est au coeur de cette peinture, le lichen est un organisme symbiotique, fruit d'un champignon et d'une algue, le papillon se développe sur l'écorce qui accueille le lichen, lui-même abris de biodiversité.

En utilisant une couleur sourde sous ma couche d'apprêt j'ai pu travailler en réserve sur un fond très vibrant. Je voulais que le motif du papillon décolle de la surface de la toile. Le contraste donnant beaucoup d'information à l'oeil, la sensation de camouflage du papillon apparaît lorsque l'on se trouve proche. L'insecte se révèle par le recule physique et si l'on reste devant la toile on fait alors parti de cette circulation.



Homoperhumilis 2024 Huile et acrylique sur toile 162x130 cm

La peinture emprunte à une archive de la National Geographic Society, une photographie de 1924 représentant Gilbert Hovey Grosvenor, président du magazine de 1920 à 1954, à Puohokamoa Gulch, Maui, Hawaï.

Cette image ambivalente nous montre un homme en posture de propriétaire et habit colonial dans l'immensité d'une forêt primaire, et rendu minuscule par les feuilles de Ape-Ape, les rhubarbes géantes et les fougères arborescentes.

Pour autant Gilbert H. Grosvenor a oeuvré à la création de nombreux parc nationaux.

Ce qui m'intéressait dans cette image c'est qu'elle nous met face à l'ambiguïté de notre désir de nature. National Géographique fonde en quelque sorte le regard du touriste occidental, une fascination inscrite dans une histoire coloniale.

Il m'était important de peindre chaque plante avec soin, de leur donner la même place qu'au personnage. J'ai utilisé une préparation teintée de pigments fluorescents et phosphorescents pour le fond ce qui me permet de jouer avec la lumière naturelle de l'espace de monstration. La lumière est absorbée et restituée différemment tout au long de la journée rendant la lecture de la peinture plus trouble, parfois très saturée et moins facile à regarder, les couleurs vibrent et varient en permanence, de manière imperceptible.

Ce petit phénomène performe la question posée par l'image.



Spiropora / Fascigera 2024 huile sur toile 115x90 cm



Vue d'exposition *Lueurs Wave* biennale des arts visuels de Nantes

Le Bryzoaire du grec brúon « mousse » et zōon « animal » littéralement Animal Mousse est un animal marin ou d'eau douce vivant fixé, en colonies d'individus abrités chacun dans une loge dont dépasse une couronne de tentacules ressemblant à des algues ou des mousses.

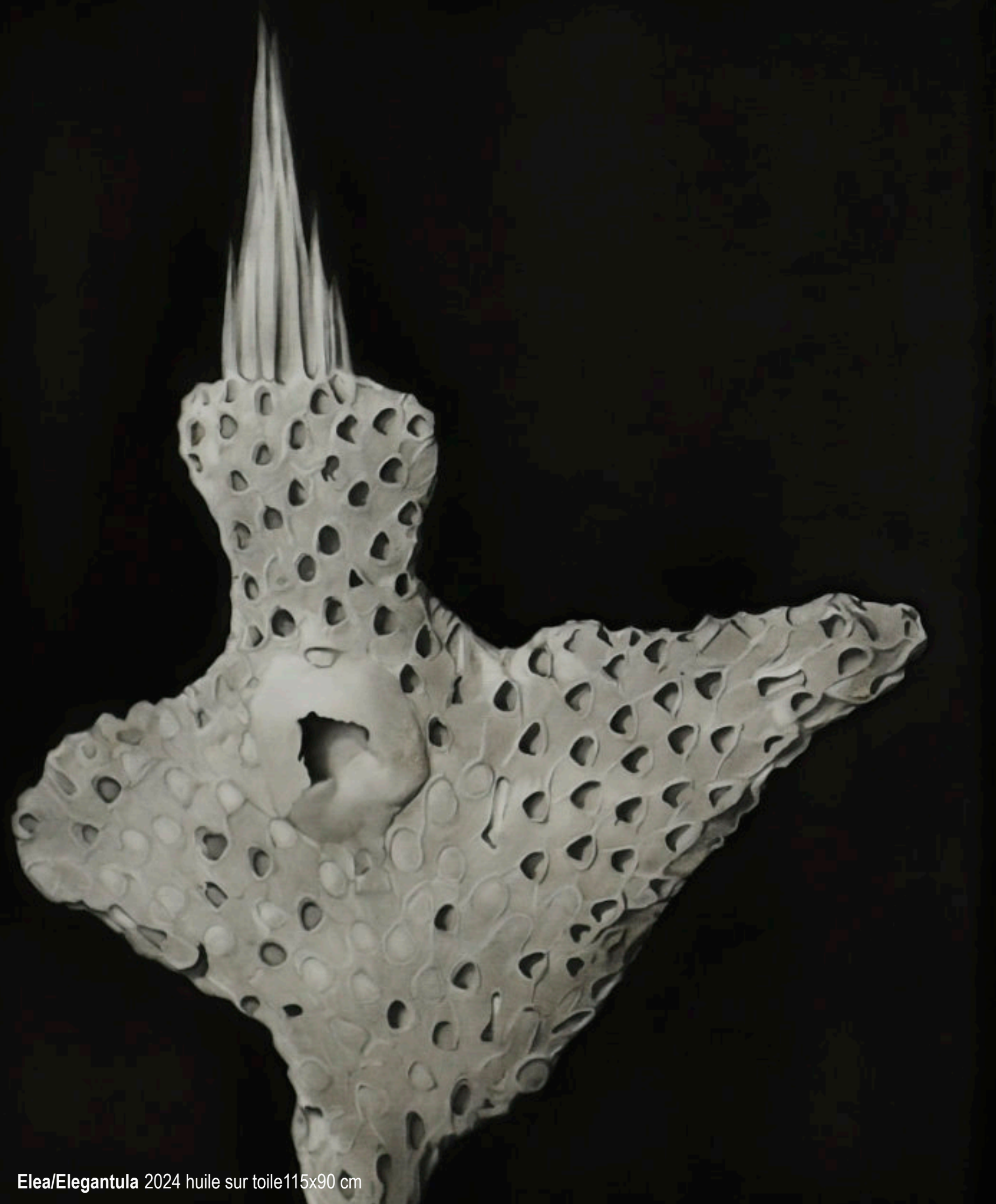
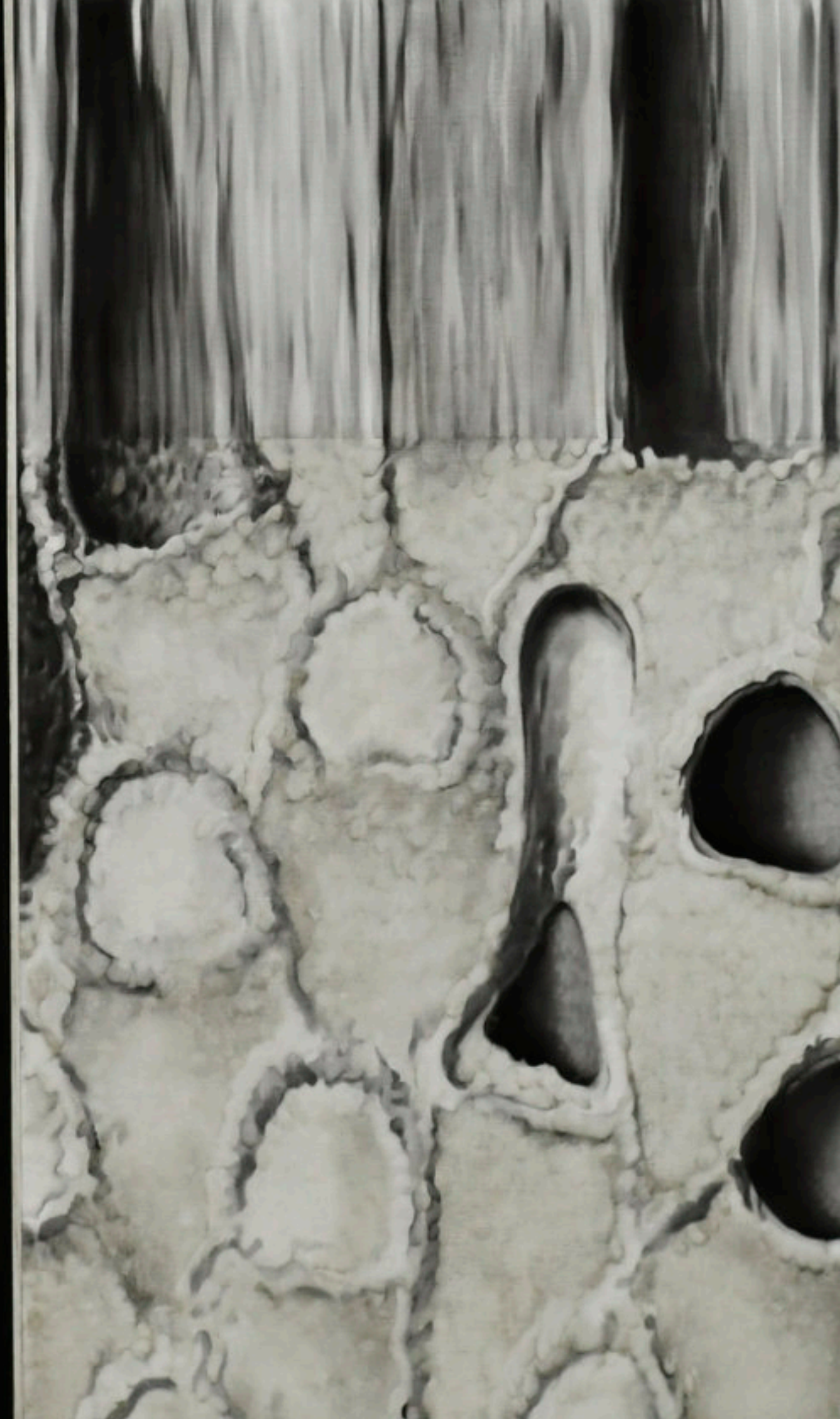
Individuellement, un bryzoaire est un petit animal simple dont la longueur dépasse rarement 1 mm. Il passe la majorité ou la totalité de sa vie immobile. La plupart sont hermaphrodites mais la principale façon dont les colonies se forment est lorsque l'animal individuel existant se détache ou bourgeonne de manière asexuée pour former un jumeau. Ils se présentent fréquemment sous forme fossile dans les sédiments marins, les grains de sable qui forment nos plages.

Ce qui m'intéresse chez cet être vivant ce sont les formes de son habitat, ces petites architectures agissent comme une mémoire par substrat, chaque colonie prend la forme données par des naissances bourgeonnantes.

La fabrication des alvéoles et la parois organique de l'animal capte également le CO₂ par carbonatation.

Il est à la fois question de résilience et d'étrangeté.

J'ai travaillé d'après des photographies macro de colonies fossilisées dont seules les loges sont visibles. Le format des peintures permet au regard de circuler parmi les loges et le montage d'images superposées apporte une double vision qui opère une légère tension et joue avec le semblable et le dissemblable.



Elea/Elegantula 2024 huile sur toile 115x90 cm



La mine d'or 2022. Céramiques de Kaolin-quartz - micashistes – shistes rouges – silts et miroir.
90 x120 cm

vues de l'exposition *Collecter les temps* Photographie ©Grégory Valton



La paréidolie est l'art secret de l'oeil qui voit au-delà des apparences, percevant alors, au sein de stimuli visuels à la fois complexes et familiers, des formes anthropomorphiques ou créatures mythiques, comme autant de fragments de poésie cachée.

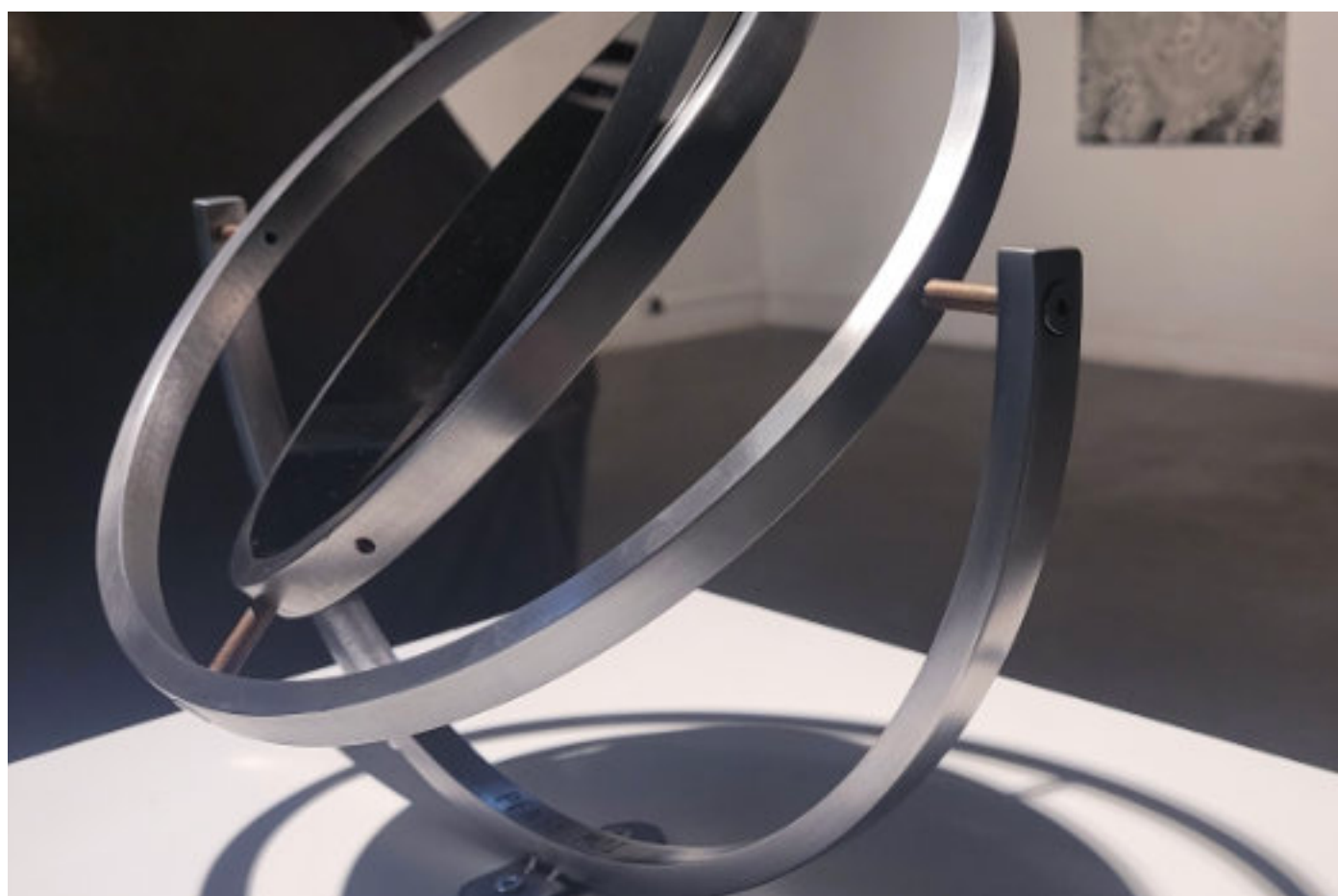
La série Pareidolies affirme ainsi que toute perception est pure construction mentale à partir du sujet montre, lui-même modelé par les effets d'ombres et de lumière.

A travers cet ensemble de peintures, des micro-urbanismes naturels, ici monumentalisés, jouent des symbioses, comme autant d'ouvrages hérités de bio-constructeurs lithophages.

Sur un fond délicat et opaque de poudre de marbre, se détachent en couches successives, les contours et les détails de ces « animaux-mousse » tantôt immuables ou bien semblant être saisis dans un mouvement. Les matières fixent des morceaux de réalité minérale, carbonique ou végétale : du noir de fumée ou de pêche en passant par le graphite.

En vis-a-vis, l'installation La Mine d'Or questionne également le phénomène analogique. Mélange de grès et de poudre d'ocre micaschisteuse et modelés par la pluie et le vent, ces sculptures lithiques, issues d'une manufacture naturelle, ont été prélevées au pied de la falaise bretonne La Mine d'or, dans l'ancien lit du fleuve. Evoquant des dykes, ici présentés sur des miroirs, l'ensemble fait écho à la citation d'Edouard Levé « L'envers inversé n'est pas l'endroit », comme une allégorie homonymique de l'exposition.

Hélène Cheguillaume



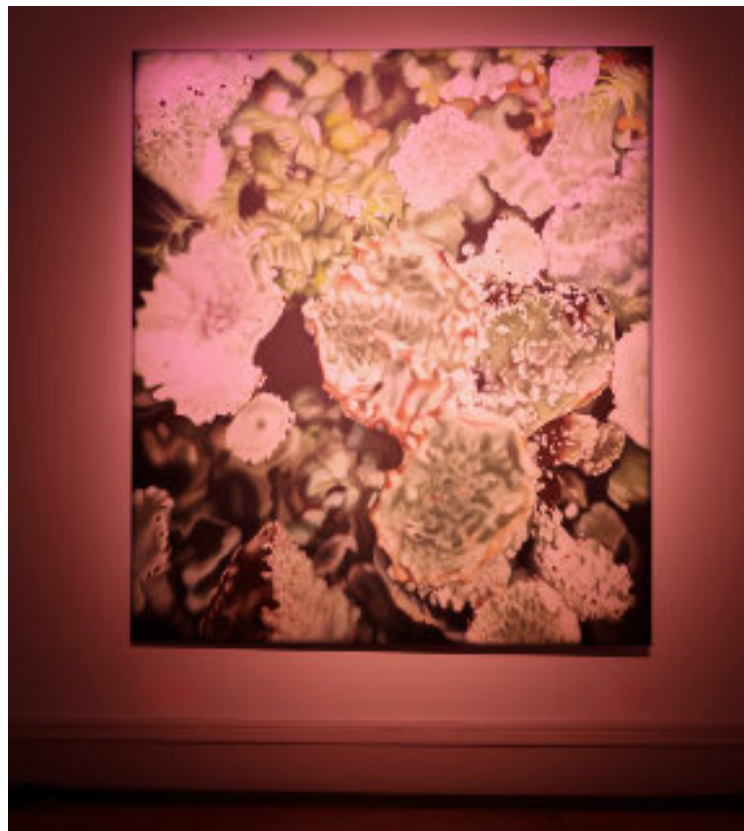
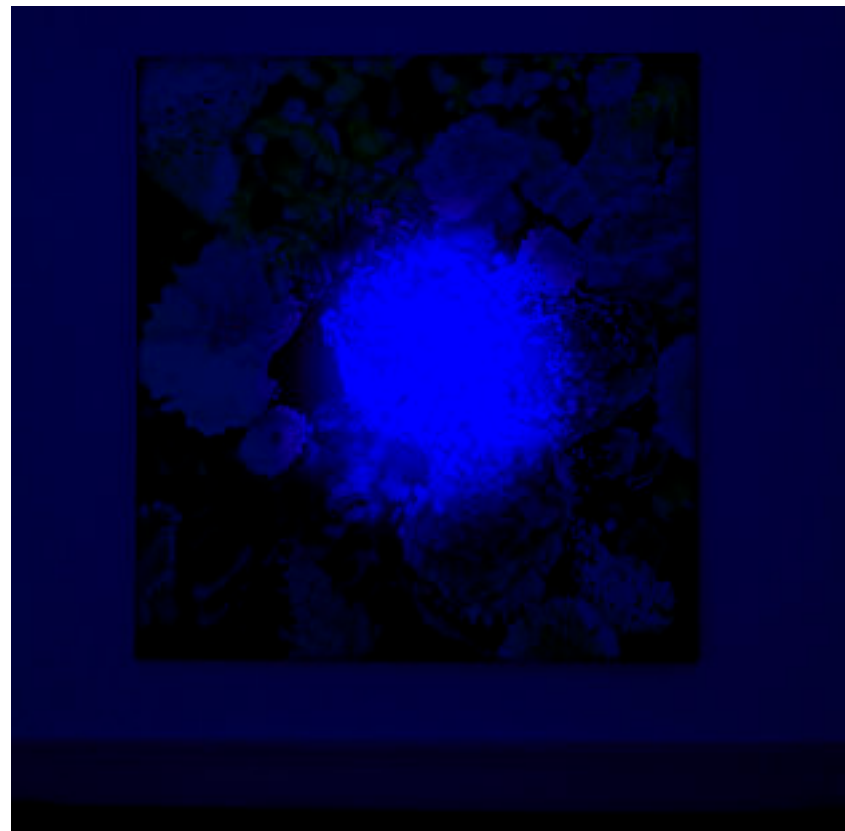
Catoptromancie 2024, obsidienne et acier. Conception technique La Mutine, production Lanbanque

«Cet attrait pour la survivance des images et des croyances se retrouve également au coeur du travail d'ADÉLAÏDE GAUDÉCHOUX. Catoptromancie (2024) est une sculpture composée d'acier et d'obsidienne, une roche noire dont la surface polie reflète son environnement, utilisée comme miroir et lors de rituels divinatoires par des civilisations anciennes. L'oeuvre évoque également le petit miroir fumé et convexe qui permettait au peintre Claude Lorrain de définir le cadrage et la luminosité idéaux avant d'immortaliser un paysage au XVII^e siècle. Entre outil de spéculation sur l'avenir et instrument de sublimation du présent, Catoptromancie rappelle à quel point l'humanité a de tout temps cherché à saisir et interpréter ce qui échappe à notre regard.»

Sarah Beaumont



Sainte Barbe, 2024 Huile sur toile 185x200 cm détail



Sainte Barbe 2024 Installation .
Huile sur toile, lumière, son 200 x 185 cm

Partant d'un attrait particulier pour la circulation des récits, leurs hybridations et leurs sédimentations, le projet naît de la découverte du site de Sainte Barbe du Faouët dans un livre de géobiologie.

La chapelle s'élève à 178 mètres d'altitude sur une plateforme à flanc de la falaise de Roc'h ar marc'h bran littéralement le «roc du cheval corbeau ». Ces animaux mythologiques celte, suggèrent sur ce site, un culte qui remonte à une époque préchrétienne en surplomb du cours torrentueux de la rivière Ellé 100 mètres plus bas.

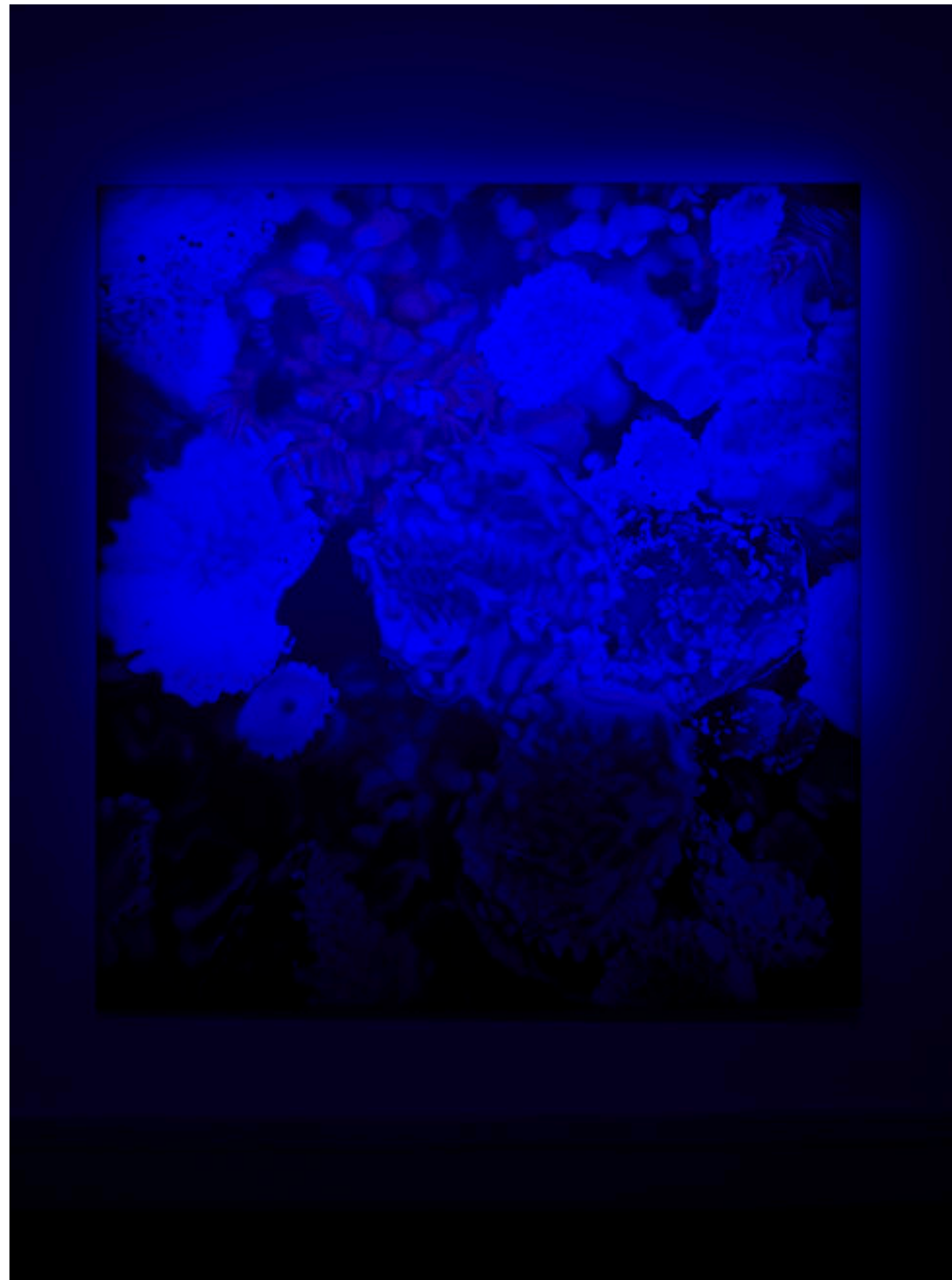
Le travail démarre par une recherche historique puis une observation attentive du site sur plusieurs saisons munie d'une loupe d'entomologiste. La présence des lichens sur les arbres et les pierres y étant exceptionnelle, j'ai choisi de les photographier. Cet organisme composite et symbiotique révèle tout le potentiel des lieux.

Le lichen minuscule de la falaise incarné par la peinture, est agrandi de telle sorte que l'on puisse y plonger son regard ou son corps.

Poursuivant ma recherche sur la vision optique et méta, j'ai cherché à composer un espace sensible évoquant les visions dans la vision en impliquant l'expérience physique. Baignée dans un flot de variations lumineuses, la peinture se fait immersive. Le procédé utilise à la fois le principe de synthèse des couleurs et la capacité d'adaptation de l'oeil aux lumières diurnes et nocturnes créant ainsi de petites métamorphoses à la surface de la toile.

La conduite lumière de l'installation est guidée par l'écriture du son, il est le fruit d'un arpentage avec Nicolas Joubaud et doit raconter l'ascension du randonneur de la rivière jusqu'au roc.

Cette oeuvre a été réalisée en collaboration avec Nicolas Joubaud, musicien et technicien lumière et son. Nous collaborons depuis 2020 autour de cette question de glissement de la vision.



Exposition Réfléchissantes, Labanque , Béthune
Photographies ©Marc Damage

Production Labanque
Ce projet a reçu le soutien de Stereolux espace de production et de création.



AOKIGAHARA, 2020 installation



Vues de l'exposition *Aokigahara* La Gâterie La Roche/Yon

AOKIGAHARA 2020 installation

Huile et acrylique sur toile, projecteurs RVBW, son 250 x 280 cm

Aokigahara est un travail onirique sur les récits, la projection et la perception. L'installation joue avec nos capacités optiques à s'adapter aux lumières diurnes et nocturnes. Elle emmène les regardeur.euses dans un entremêlement de pareidolies convoquant des fictions intimes.

« Sur ce qui pourrait s'appeler un diorama de Daguerre. Une toile verte qui selon ses mots ,pique les yeux , un paysage de sous-bois, des projecteurs qui inondent la toile d'un spectre lumineux en évolution subtile. Son panorama peint est activée par la lumière, non pas par derrière dans la transparence de la toile comme dans l'église de Bry-sur-Marne en 1842, mais par devant. Un spectacle qui nous fait entrer dans le paysage en mouvement. C'est une image-piège qui nous transporte ailleurs. Dans un article de Guillaume Le Gall, paru en 2017 et révisé en 2018, il est question du diorama aquatique. Suivant la pensée et les écrits de Théophile Gautier, Guillaume Le Gall développe le parallèle entre diorama de Daguerre, aquarium et peut-être finalement expo-sition contemporaine. Théophile Gautier et Gérard de Nerval écriront du diorama de 1844 nommé « Le déluge », un « grand attrait dramatique » , un « mystère à grand spectacle, joué par les éléments » « c'est à l'eau qu'appartient le rôle principal, c'est ce terrible élément de l'humide(...) » Cela revient à l'épineuse question du liquide dans la peinture, de la représentation du fluide. La liquidité de l'aquarium et le déluge du diorama se rassemblent en un point : le mouvement, dont l'eau en est l'image.



Son dispositif vert est un fond d'aquarium, coloré, saturé de spiruline. C'est une plongée dans une lumière liquide, dans une couleur diaphane. Elle en parle durant l'échange que nous avons à propos de la pêche à l'anguille à laquelle elle participait avec son frère et un de ses amis. C'est une plongée dans l'obscurité et captée par des « lumières mystiques inexplicables », je regarde son paysage. Elle raconte la préparation de la pêche, le trajet pour y aller et le spectacle nocturne. Une série de tableaux qui s'animent avec les souvenirs. La pêche à l'anguille c'est la nuit, car elle est lucifuge. C'est à dire qu'elle aime les nuits sans lunes. Elle suit les astres.»

extrait des textes du projet de Marjorie Leberre

« En l'absence de paupières, elle voit flou, en dehors de la zone aveugle, elle voit bleu. »

Ce projet a reçu le soutien de la ville de Saint Nazaire et de la DRAC des Pays de la Loire